

# BIEST

167

POSTERS

IRON MAIDEN/JAM

Téléphone  
Kim Wilde  
C. Couture

Rock à  
Orléans

Mick Jagger & Keith Richards

**STONES:  
LA LONGUE MARCHÉ**

# LA FAMILLE

**Quand Orléans se branche rock, c'est peut-être la naissance d'une nouvelle dynastie. Michel Embareck en établit la généalogie.**

« *You Baby Blue Eyes  
And You Promise Tonight  
Got Me in a Mess...* »

(« *Baby Blue Eyes* » - Johnny Burnette)

**F**outue idée... Oui, foutue idée que d'aller en ce mois de juillet 79 trainer dans tous les festivals de l'hexagone pour calculer l'effet de leur accumulation sur le métabolisme de la critique (voir *Best* N°134). J'en étais revenu dans un état physique à faire pleurer un inspecteur de la Sécu, mais avec quelques souvenirs de collection à ne pas mettre entre toutes les mains. Il y avait sur les routes quelques cas sociaux intéressants. Comme Dominique. Car ce mois d'hystérie avait (presque) débuté à Orléans. Pour boucler sa première saison de concerts, l'association Carrie n'avait rien trouvé de mieux que d'inviter dans la ville désertée plusieurs dizaines de groupes. Un remarquable fiasco financier, mais deux jours de folie pure pour les quelques centaines de rockers concernés. Les Dogs, les Stinky Toys, Little Bob et autre Souris (déjà) Déglinguée au top niveau du haut voltage. Un si grand moment d'inconscience humaine que Dominique en oublia le trou dans la caisse pour partir en vacances (en stop), dès le dernier ampli éteint. Depuis, nos chemins se sont souvent croisés. Carrie existe toujours, assurant régulièrement aux petits enfants de Jeanne d'Arc (appellation non homologuée par le Vatican) leur ration de concerts. Dominique me fait marrer. Toujours prompt à manier un humour de dérision, il cache derrière un éternel sourire une énergie à rendre jaloux tous les émirs du désert. Lorsqu'il ouvre les yeux le matin, une fonction « action » doit immédiatement s'enclencher. Une pêche incroyable et toujours de nouveaux buts fixés par un enthousiasme qui confine à la passion. Que ce soit pour l'association, ses trois heures

d'émission radio par jour ou son job de D.J. la nuit, il cherche perpétuellement des idées nouvelles, capables de secouer la ville. Il trouve formidable « d'avoir toutes ses matinées libres », ce qui, après un tel train d'enfer, devrait juste permettre à tout être normalement constitué d'avaler péniblement un petit déjeuner. C'est ainsi qu'il m'a entraîné dans les sous-sols locaux où s'agitent les groupes. Ce type fait partie de la poignée de fondus qui, depuis des années, se relaient pour porter le rock à bout de bras. Chapeau.

## DOM DOM CLUB

Tout a commencé pour lui fin 78. Au retour des Etats-Unis, après un grand Tour du Monde, il regagne son port d'attache, des idées plein la tête. Aidé d'une poignée de copains, (parmi lesquels Bubu, seul membre encore actif de cette première bande), il fonde Carrie dont le premier coup sera un concert d'important (les Civils Radio d'aujourd'hui) à la patinoire. Défileront ensuite tous les groupes français de cette époque : Bijou, Starshooter, Ganafoul and Co. Cahin caha, les événements roulent plutôt bien. La trésorerie se maintient à zéro, jusqu'à ce fameux festival où elle plonge carrément dans le rouge pour plusieurs batons. Que faire ? Remettre la sauce. Plus fort qu'avant. Carrie se lance carrément dans les « gros » concerts et remonte peu à peu la pente. Jusqu'à une nouvelle planterie : les Cramps. Dominique a juste oublié que ce concert devait avoir lieu le jour du bac, qui tombait lui-même pendant les exams de fac. Ce show apocalyptique combla d'aise la poignée d'allumés accrochés au bord de la scène, mais laissa une ardoise pas encore effacée. Dominique, Bubu et Annie, minés par l'angoisse continue de se voir bientôt jetés des banques, espèrent maintenant qu'Higelin remettra les compteurs à zéro pour repartir en septembre vers de nouvelles aventures. Sinon... Orléans pourrait bien être rayé de la carte des concerts, puisque Carrie est la seule organisation à se remuer. Et pas seulement pour faire passer les tournées habituelles. Les groupes locaux bénéficient régulièrement de cette action en assurant des premières parties et en concourant annuellement lors du « Rockin' Orléans » de mai qui leur est réservé. Il serait infiniment dommage que ces trois ou quatre années d'efforts s'achèvent par un split, juste au moment où il commence à vraiment se passer quelque chose dans une ville dominée jusqu'a-

Civils Radio

# D'ORLEANS



lors par la sainte alliance du sabre et du goupillon.

Car rien ne prédispose réellement Orléans à être une ville branchée. Trop proche de Paris, trop calme, trop habituée à ne se réveiller qu'une fois l'an pour applaudir une simili Jeanne d'Arc dans les petites rues. Il a fallu la venue des Cramps, de Motörhead, des Shakin' Pyramids ou des Saints pour donner envie à des dizaines de gosses de monter sur scène. L'explosion rock dans les villes de province est toujours fonction des mêmes données : concerts, association, boutique branchée, salle(s) pour jouer. Orléans a tout cela en ce moment, puisque Music Please (dont l'arrière-boutique sert de siège à Carrie) alimente convenablement les vinyl-junks et qu'entre la salle du Baron, le Zig Zag, la Brasserie et le Petit Ballon, il existe quelques scènes ouvertes. Si jamais ces possibilités ne pouvaient être exploitées au maximum pour des raisons financières ou autres, il resterait au trio intrépide quelques très très beaux souvenirs, comme les nuits de course avec Lemmy, les farces et attrapes des Cramps, les 39 whiskies de Little Willie Littlefield ou la damnation de la préposée au buffet avec un Saint.

Même sans Carrie, Dominique aurait largement de quoi occuper ses journées : trois heures de *Dom Dom Club* par jour sur *Orléans F.M.* (une radio libre presque supportable par son mélange de news internationales, nationales et locales, une grille d'animation éclectique, un confort d'écoute très pro) et quatre nuits de D.J. au Zig Zag où, surtout le jeudi soir, il balance toutes les dernières folies américaines (Lyres, Roy Loney, Real Kids, Zantees, Ray Beats et, bien sûr, Cramps, Gun Club, Fleshtones) qui font aussi chaque jour la belle dernière heure du *Dom Dom Club*. Z'avez pigé ? Partout où il y a des vibrations, ce n'est pas l'ombre de Francis Poulet (l'ex-Mona Lisa qui suppliait Lebrun de me foutre à la porte !) que l'on retrouve. Qui me contredira ? (à part Francis Poulet, bien sûr).

## CIVIL ROCK'N'ROLL

Certainement pas les Civils Radio. *LE* groupe fondateur du mouvement actuel. Tout a commencé avec Benoit dit Camille (à moins que ce soit l'inverse). En pleine vague punk, alors que la ville sommeille encore, Camille et Gégène décident de secouer l'apathie ambiante, non pas en mimant les riffs hachoirs et les attitudes chaotiques des Pistols, mais en revenant aux sources originales de ce mouvement : le pub-rock. C'est l'époque d'Important. Un seul mot d'ordre : pour la survie du rock'n'roll vrai, authentique, baveux. Et depuis quatre ans, ils continuent à vivre sur cette voie rapide en dépit de tous les virages de l'Histoire. Important fait très vite place aux Civils. Un nom lourd à porter aujourd'hui, du fait de la concurrence que l'on sait. Les Civils sont simplement devenus les Civils Radio envers et contre tout. Ils ont longuement hésité à changer de nom (les Mercenaires ?), puis finalement décidé de prendre un de leurs titres-slogans comme appellation définitive, afin de ne pas trop dérouter le public. Mais Camille ne pense pas qu'il puisse y avoir vraiment tromperie sur la marchandise : « *J'ai écouté les Civils de Paris. C'est pas possible de se tromper. Nous, on joue du rock'n'roll !* ». Fermez le ban. Lorsqu'on revendique Lew Lewis, Feelgood, Undertones ou Inmates comme influences majeures, on ne s'arrê-

te pas à des détails aussi insignifiants qu'une malencontreuse fausse doublure. Les Civils Radio font complètement partie de ces groupes hors des modes, hors des temps, hors d'âge. Leur seule ambition est de faire danser le public sur des classiques du rhythm & blues et des compositions personnelles du même tonneau. Je les ai vus à l'endroit exact où l'on rêve de rencontrer un tel groupe : un bistrot très pub, le matos à même le sol, ni estrade, ni sono, et deux cents personnes gonflées de bière poussant au cul pour transpirer toujours plus. Même la bande des punks, embarquée d'entrée dans un pogo frénétique et anachronique, y laissa sa santé. Ils déclarèrent forfait à la mi-temps du set, mi-temps imposée par un car de flics en maraude après dix heures. Les képis autorisèrent une nouvelle dizaine de titres contre la promesse d'un volume sonore légèrement réduit qui obligea les Civils Radio à se défoncer un peu plus pour aligner les derniers survivants de leur train d'enfer. Bien sûr, le groupe n'a pas inventé le synthé à couper le beurre, ni le médiateur à décollage vertical, mais réunir Camille, Gérard (une sorte de Monsieur Muscle martyrisant une basse), Gégène (« Echangez-vous ma batterie contre deux enclumes ? ») et Jean-Pierre Trinquet (l'ex-harmoniciste de La Souris Déglinguée) sur une scène, c'est avoir la certitude de passer un bon moment quoi qu'il advienne. Les Civils Radio savent insuffler à cette musique pourtant pas neuve le vertige de l'humour qui gomme la trace des années. Lorsque Camille annonce : « *Il est 11 heures 55, mais je t'attendrai jusqu'à minuit* » avant d'emmancher un « *Midnight Hour* » prodigieusement gonflé par l'harmonica de Jean-Pierre, il coupe court à toutes les questions que l'on peut se poser sur la portée esthétique du rock'n'roll en tant que produit de première nécessité. Les Civils Radio dégagent plus d'énergie qu'un barrage africain. Ils ont à leur répertoire des classiques de leur cru (« Carero et les 404 », « Révolution », « Les policiers », « Civil Rock'n'Roll ») taillés pour séduire ceux qui aimeraient bien qu'en 82 le mot « rock'n'roll » veuille encore dire quelque chose. Le genre de groupe qui aurait eu Kim Fowley et Vic Maile comme éducateurs en maison de correction. C'est pas un compliment ?

Dans la ligne à haute tension des gangs à forte consommation électrique, il faut obligatoirement ajouter Tiers Etat, même si ces jeunes mômes ne savent pas vraiment qu'ils sont directement issus de la punkitude U.S. (la vraie, celle dont on trouve la trace dans « *Nuggets* » et les « *Pebbles* »). Tiers Etat, c'est surtout Patrick (guitare, chant), un grand échalias Ray Bané, vêtu de cuir déchiré, et Catherine (basse), tout droit sortie de *100 Idées*. Leur rock, construit sur une rythmique en béton armé, possède le son caractéristique de ces garage-gangs des mid-sixties dont les dérapages de guitares annonçaient bien avant l'heure l'avènement du psychédéisme. Lorsque j'ai abordé le sujet, les Tiers Etat m'ont regardé avec des yeux ronds, confus de n'avoir jamais entendu parler de Count Five, Seeds ou Magic Mushrooms. Leurs héros s'appellent tout simplement Bijou, Little Bob, Telephone, Stranglers, Marquis de Sade (?) et même Iron Maiden (pour Jean-Pierre, le second guitariste). Tiers Etat se veut un groupe spécifiquement français par sa musique et ses textes qui renouent avec une vieille tradition nationale de révolte. Ils avaient primitive-

ment choisi ce nom pour assouvir une passion pour l'Histoire. Mais au fil des mois, il s'est avéré coller parfaitement à la fronde adolescente de cette bande des quatre. Patrick et Catherine savent très bien que le rock ne prendra pas tout seul de nouvelles Bastilles, qu'il ne réalisera pas dans un avenir proche une autre nuit du 4 Août, mais le fait de posséder quelques heures par an le pouvoir sur une scène leur permet d'éjecter quelques idées hargneuses derrière des métaphores bien tournées. Cette démarche est plus qu'intéressante, puisqu'elle ne repose, au départ, sur aucun calcul, sur aucun modèle intellectuel posé. Tiers Etat est juste la preuve que des gens ont découvert, aimé, adopté le rock, parce que des groupes d'ici ont, voici sept ou huit ans, flashé sur une culture venue d'un autre univers. Il existe aujourd'hui des groupes dont la tête est débarrassée de toute une mythologie. En prenant le rock comme un moyen d'expression naturel des années 80, Tiers Etat marque l'émergence d'un phénomène nouveau. Ils ont même composé (sans le savoir une fois encore) un instrumental terrifiant (« *Aphone* ») qui peut rivaliser sans complexes avec les meilleures versions de « *Pipeline* ». Entre Tiers Etat qui fait du grand rock comme Monsieur Jourdain faisait de la prose et les Civils Radio qui s'entêtent dans le bouche à bouche du rhythm'n'blues revu et corrigé, Orléans possède dans ses manches une paire d'As qu'il sera toujours temps de poser sur la table si le feu sacré a des faiblesses cardiaques.

## GALERIES D'ART

Car ici comme ailleurs, la new-wave a frappé. Pour le meilleur et pour le pire (passe le fantôme de F.P.). On devrait réellement interdire certains disques à l'importation. Il s'agit d'une mesure de salut public. Même s'il faut affronter le lobby de certaines radios bien trop contentes d'annexer n'importe quelles cheries synthétiques, sous prétexte qu'elles font triquer quelques petits cons d'outre-Manche. Voilà un slogan totalitaire qui devrait plaire aux Soviets s'ils étaient concernés. Car même s'ils font un rock dont je n'use qu'à dose homéopathique, ils ne peuvent laisser indifférent. Leur musique, inscrite dans la nébuleuse Cure-Magazine-Ultravox, est forte, intelligente, construite autour d'un concept visuel dont pourraient s'inspirer tous les Steve Strange de barrière. Des décors faits de voile transparent, une grille de deux mètres de haut comme avant-scène et un light dans la tradition nuit et brouillard sont là pour souligner l'aspect envoûtant, obsédant, angoissant de leur univers. Le rock des Soviets possède certainement plus de qualités que celui de tous les punks not dead et de tous les poseurs intelligents réunis. Même si parfois il flirte un peu trop ouvertement avec le jazz-rock ou le funk congelé, il garde au moins l'efficacité nécessaire pour provoquer un mouvement du corps. Cette énergie, on la retrouve dans la façon dont ils mènent leur carrière, puisqu'en un an d'existence, ils ont réussi à réaliser un maxi simple auto-produit, étant ainsi le seul groupe orléanais d'envergure à avoir concrétisé son travail (il existe aussi un simple de Belle de Jour qui n'annonce malheureusement rien d'autre qu'un Mona Lisa Revival). Il est évident qu'actuellement le principal problème des Soviets est d'être situés dans un courant assez



Tiers Etat

Soviets



Hell Stress



défini, dont on ne connaît absolument pas les capacités de survie. Ils peuvent s'intégrer parfaitement à la new-wave dominante; leurs idées sont claires et précises, leur show personnalisé, leur technique assez au point. Mais on l'a déjà vu, la fonction première d'un courant est l'évolution. Il leur faut donc absolument suivre ou innover ou donner plus que les autres pour émerger. Le rock n'est fait que de retournements de situations où l'expérimentation prélude très souvent à des retours en arrière qui emportent irrémédiablement ceux qui furent, l'espace d'un instant, à la pointe de la nouveauté. En travaillant avec un sax (en rupture momentanée de groupe), ils ont la chance de pouvoir guetter du côté funky qui revient actuellement très fort. A eux de la saisir, sous peine de se retrouver un jour au rayon des antiquités, même si, aujourd'hui, ils peuvent s'attirer les faveurs de ceux qui aiment trouver dans le rock énergie, émotion et culture (les grands mots sont lâchés). Les Soviets se situent certainement du côté le plus saisissable de la new-wave.

A l'inverse de Un Département, dont je me demande encore s'ils doivent figurer dans ces lignes. Bien sûr, ils ont deux simples à leur actif, un look bien actuel (le look Actuel) et utilisent des instruments qui sont rarement enseignés au conservatoire. Mais quel rapport ont réellement ces gens-là avec le rock? Le meilleur moyen de le savoir était certainement d'aller le leur demander.

— Le groupe existe depuis combien de temps?

— « Nous sommes ensemble depuis un peu plus de deux ans, mais la formation s'est dernièrement enrichie d'un batteur qui remplace la boîte à rythmes. C'est une nouvelle expérience.

— Je sais que, dès le départ, vous avez essayé de bâtir une musique sur un concept bien précis.

— L'idée essentielle était de produire un objet commercial, mais dans une intention non commerciale. C'est ainsi qu'est né notre premier maxi. Quelques mois plus tard, on a eu envie de jouer en concert et nous avons expérimenté une méthode de travail qui consiste à sortir les sons au moment où ils viennent. C'est une méthode classique pour travailler l'improvisation. Elle permet de donner aux spectateurs un jet, un cri, une performance, un engagement. C'est une expérience vécue dans le geste de faire de la musique. Nous avons ainsi joué aussi bien dans des salles de concerts que dans des galeries d'art.

— Votre notion de la performance s'apparente-t-elle à celle du Velvet par exemple?

— Pas du tout. Elle est très banalisée dans le temps, axée sur le problème de la circulation des sons, sur la danse, le corps, etc. Nous avons deux danseurs avec nous sur scène. Nous en sommes maintenant à une autre page de notre évolution. Il y a, au départ, une structure de morceaux avec des voix qui interviennent en tant que supports de messages ou d'instruments et puis tout un jeu entre les instruments.

— Vous obtenez des réactions différentes de la part du public?

— Complètement. Dans des salles classiques, il y a un effet complètement négatif puisque le contact avec le public n'est pas assez fort pour faire vivre complètement notre musique. Mais nous avons joué à Caen dans une galerie en étant disséminés un peu partout. Il y avait donc une circulation des corps et des sons très intéressante qui nous a permis de donner le

meilleur de nous-mêmes.

— Vous êtes maintenant assez loin de votre concept de base ?

— *Oui, le but essentiel de nos premières expériences était la production d'un objet. Aujourd'hui, nous sommes, dans la démarche, beaucoup plus proches de Magma. Nous voulons trouver notre authenticité dans le fait d'être français. Il faut bien voir que le blues et le rock sont avant tout anglo-saxons, donc qu'il s'agit d'une culture étrangère assez difficile à assimiler. Voilà pourquoi il faut inventer un autre langage. Magma l'a fort bien formulé. Notre musique n'a rien à voir avec celle de Vander, mais dans l'intention, nous sommes très proches.*

— Vous pensez continuer à produire des disques sur votre propre label ?

— *Oui, il est très important de conserver le contrôle total sur sa musique. Nous allons bientôt sortir deux cassettes. Il est évident que le problème de la distribution est assez énorme, mais en multipliant les contacts avec de petits labels, nous pensons qu'il est possible de parvenir à un niveau de distribution alternative viable.*

Il est totalement inutile d'essayer de définir la musique d'Un Département puisqu'elle change lors de chaque concert et que les explications qu'ils donnent doivent suffire à indiquer la piste qu'ils ont choisi d'explorer. Un Département fait partie de cette nouvelle avant-garde qui va de Rita Mitsuko à Déficit des Années Antérieures en passant par tous les petits chimistes anglais ou belges de Factory. Je considère cependant les appréciations élogieuses que Dominique m'a proférées sur leurs prestations scéniques comme un bon point en valant dix car l'oiseau n'a pas l'habitude de se laisser impressionner par des artefacts de parade.

## PATROUILLE DANS LA NUIT

Il ne peut y avoir, par contre, aucune ambiguïté sur Hell Stress. J'avais entendu dire qu'il s'agissait d'un foutu gang de hard, mais ces estimations n'étaient pas tout à fait exactes. Hell Stress ne fait pas du hard, mais du heavy metal. Un express de feu lancé à vitesse maximale sur la future ligne du T.G.V. Normal, ils viennent de Fleury-les-Aubrais, le St-Pierre-des-Corps orléanais, une bonne vieille banlieue avec presque tout ce que ça signifie. Orléans n'est pas une ville dure. Loin s'en faut. C'est un peu comme Nantes, la mer en moins, le musée Charles Péguy en plus. Vous trouvez peut-être que ça manque de couleur locale (hormis celle de Baby Blue Eyes !). Ich auch. Mais en dehors du Cactus et de quelques bars à bière fermés trop tôt, il n'existe pas vraiment de lieu privilégié pour sentir les vibrations (s'il y en a). A moins d'être amateur de vieilles pierres ou de botanique. Ce qui reste assez loin de notre sujet. Je disais donc, Fleury est une de ces banlieues bétonnées où les mêmes, s'ils s'ennuient, peuvent toujours regarder passer les trains. Quelle joie. Logique que se soient rassemblés là cinq fondus de sensations fortes qui n'ont pas attendu leur majorité légale pour s'abonner à l'E.D.F. en triphasé. Il est cependant étonnant de voir un groupe aussi jeune posséder une telle maîtrise technique, une telle capacité d'innovation dans un domaine aussi éculé que le heavy metal. Car s'ils jouent dans les boums de leurs copains des reprises plus vraies que natu-

res (dont « Antisocial » avec tous les tics de Nono et Bernie), les brûleurs de Hell Stress possèdent un répertoire bien fourni où Aerosmith et Black Sabbath pourraient reconnaître leurs enfants. Ils m'ont emmené à une de leurs répétitions, au Mille Club. Là, je suis littéralement tombé sur le cul devant tant de maîtrise. Sous le regard de leurs potes du quartier et de leurs petites amies (que l'on ne peut vraiment pas confondre avec des habitués du Rex Club ou du Privilège), ils ont déballé une dizaine de titres, tous à la hauteur.

Depuis deux ou trois ans, les musiciens de Hell Stress bossent pour pouvoir jouer sur un matériel digne de leurs ambitions. Derrière eux, c'est donc le mur de Marshall. Les deux guitaristes jonglent avec autant de pédales qu'Eddy Merckx a dû en écraser dans sa vie. Le batteur (et sa tronche de Malcolm Young en plus teigneux) trône devant une collection de futs digne d'une cave bordelaise. Et si l'équipement ne fait pas le moine, il aide sacrément. Chez Hell Stress, le rock est aussi une affaire de famille. Le bassiste a un frère dans Euthanasie et le batteur (dont les débuts furent placés sous le signe de la punkitude express) a, lui aussi, de la parenté dans les Civils Radio. Bénéficiant de la présence de François, chanteur-hurlleur au registre vocal épais comme un bottin, Hell Stress a parfaitement saisi l'importance de la mélodie dans une musique habituellement bâtie au carré. Des titres tels « Résurrection de l'ordre noir », « Tu es damné », « Vivre » ou « Patrouille dans la nuit » reposent avant tout sur la dualité de deux guitares qui étoient ce heavy metal d'une multitude d'éclats dorés. Bien sûr, tout n'est pas parfait et certains arrangements flottent un peu dans le vide, comme par exemple ce break medium qui fait retomber toute l'intensité de « Tu es damné ». Ce groupe, dont la moyenne d'âge ne doit pas dépasser vingt ans, jongle si facilement avec un rock qui a souvent l'habitude d'abrutir ou d'endormir que c'en est sidérant. Hell Stress est la réunion au bon endroit des bons mecs unis dans le même but. Entre l'élégance et l'efficacité des guitares de Bruno et Akim, les performances de François et l'assise inébranlable que construisent Serge et Frank, il y a de quoi nourrir de sérieux espoirs. Si des détecteurs de talents passent par Fleury, qu'ils fassent une escale. Le Mille Club est à deux pas de la gare.

C'est en découvrant Hell Stress que j'ai compris partiellement la floraison de groupes punk qu'Orléans connaît actuellement. En quelques mois sont apparus sur la scène locale près d'une dizaine de nouveaux noms reprenant à leur actif « Punks not Dead ». Ce qui est assez surprenant dans une cité aussi peu concernée par les racines sociologiques de ce phénomène. Mais à considérer de plus près les tenants et les aboutissants de l'affaire (elle-même comparée au plan très précis de Hell Stress), il s'avère que la punkattitude de 82, en France, n'est trop souvent, ni une manifestation sociale, ni un rock revival, mais bien une tentative très facile (puisque'elle n'invente rien) de résoudre avec les moyens du bord une crise d'adolescence sans signification majeure. Mimer de ce côté de la Manche les riffs et les comportements des Exploited, Anti-Pasti ou Discharge est d'une confondante médiocrité esthétique et musicale. (Je suis en train de me faire des amis). En 76/77, le mot « punk » avait une signification dont la caractéristique essentielle était de se situer

en réaction. Une nouvelle version du « Satisfaction » des Stones ou de « My Generation » des Who. Mais la nième redite de cette constante n'a, aujourd'hui, plus qu'une importance anecdotique, voire folklorique. Musicalement, cette résurgence d'un mouvement qui a déjà une demi-décennie (oui, oui, cinq ans, c'est long) est d'une pauvreté affligeante, alors que les racines sont habituellement censées apporter une richesse. S'il faut connaître six accords pour anonner n'importe quel hard de bas étage, trois suffisent amplement pour s'ériger en nouveaux gurus de la punkitude eighties.

Le seul intérêt de cette explosion est de voir certains membres de la bande des Galériens empoigner des instruments pour former les Idoles ou 555.9. Ils sont mieux au garage à faire du bruit qu'au bistrot dirait ma concierge, mais elle ignore qu'on les trouve surtout au petit St-Marc, carrefour de quatre lycées. Heureusement, les groupes qui se réclament de l'étiquette punk ne sont pas tous du même tonneau. A tel point qu'il faudrait peut-être rendre obligatoire un signe distinctif pour différencier les punks tout court des punks hard core. Et dans ce royaume d'aveugles, les borgnes sont bien évidemment rois. Des petits rois comme Komintern Sect dont la couronne oï est encore un peu tendre ou Reich Orgasm qui se différencie réellement de cette mouvance en empruntant aux U.K. Subs, Angelics Upstarts et autres Generation X.

Ex-fans de l'explosion anglaise de 76/77, les musiciens de Reich Orgasm ont décidé, le jour où les Pistols se sont séparés, de prendre le relais pour continuer à écouter la musique qu'ils aimaient. Au fil des années, ils ont su se démarquer de leurs bases et évoluer, non pas au fil de la mode, mais en fonction de leurs préoccupations présentes. Entre le chômage, l'alcool, le sexe et l'armée, Reich Orgasm construit un punk-rock français parfois proche des Olivensteins (l'humour en moins, la haine en plus). Spécialiste de la provocation en ville, Reich Orgasm a poussé le bouchon un peu loin lors d'une émission sur Orléans F.M., interdisant dorénavant à Dominique d'inviter des groupes en direct. C'est pourtant le seul gang catalogable punk qui puisse passer la rampe. Sur scène, ils dégagent une bonne dose d'énergie sans sombrer constamment dans les tempos moulinettes dont l'intérêt hors du Guinness Book n'est que très très relatif. D'ailleurs, Reich Orgasm n'a fait le rapprochement entre Reich (Wilhelm) et orgasme que bien après sa fondation !

## NOIR ET BLANC

Le plus excitant des groupes punk orléanais ne peut cependant figurer aux côtés de ses petits camarades de rue, étant donné qu'il n'est pas vraiment punk et qu'il serait certainement néfaste de le classer dans le lot. Pourtant, il y a dans D.Stop un petit quelque chose qui le rattache à ce courant. Peut-être l'influence Métal Urbain, peut-être un look légèrement provocant. Il s'agit en tout état de cause du groupe faisant le mieux la jointure entre la tendance rock'n'roll authentique, telle que la représentent les Civils Radio, et l'extrémisme du laboratoire d'Un Département. Partis en même temps que Reich Orgasm avec l'idée d'expérimenter la tendance du moment au travers de différents groupes, les trois déboucheurs de D.Stop n'ont trouvé la formule décapante que depuis six



Un Département

Komintern Sect



Dominique au micro d'Orléans F.M.

La bande des galériens



mois. Ils sont les représentants parfaits de cette génération qui a perdu tous ses complexes en 77 et qui, depuis, s'est aperçue que pour survivre il fallait faire des progrès techniques et apporter des idées personnelles. Ils reconnaissent franchement l'influence de Métal Urbain (dont ils font une reprise) et celle de Warum Joe sur certaines rythmiques, mais ce ne sont que des repères. D.Stop possède un minimalisme swingant semblable à celui des Galber Brothers de Rouen avec, en prime, des textes engagés ou politisés. Il serait intéressant de les voir travailler avec Un Département, pas seulement pour des questions purement matérielles, mais la confrontation de ces deux musiques pourrait donner des interactions explosives. D.Stop est, pour l'instant, une base d'évo-

lution prometteuse. Le produit fini ne s'intitulera peut-être plus de ce nom. Les dés sont pourtant jetés et laissent présager un score vainqueur. Même chose pour Euthanasie. Un groupe presque contre nature qui réussit le tour de force de réunir un fan de Van Halen, un accro de Billy Cobham et un sniffeur des Ramones pour un résultat assez surprenant. Patrick (guitare), Denis (basse) et Olivier (batterie) se sont rencontrés en première année des Beaux Arts où chacun rêvait de délaissier le crayon ou la peinture pour des moyens d'expression plus bruyants. Comme Tiers Etat, Euthanasie ne veut se rattacher à aucune tendance précise et semble tout ignorer de la modernité, que ce soit dans son look ou sa culture. A 17 ans, il est bien difficile de

savoir que l'on joue une musique dont les racines se trouvent chez les Who (« Noir et Blanc ») ou les Kinks (« Flashy Roméo »). Mais n'est-ce pas la preuve qu'à travers tout un medley de musiques véhiculées par la radio existe un inconscient collectif musical qui fait le rock de 82 ? Hormis ces qualités étranges, Euthanasie possède surtout un humour grinçant qui lui permet d'aborder des thèmes bien éloignés de la banalité. Le public local qui les connaît encore assez peu a découvert ces petits prodiges lors du dernier « Rock In Orléans ». Un de leurs seuls concerts auparavant avait eu lieu au Petit Ballon. Les cafés-théâtres possèdent, en France, une réputation gerbeuse, bien souvent justifiée. Mais le Petit Ballon doit être l'exception qui confirme la règle. Blanchard y a mis au point son « Rock Amadour » et Jean-Marc, patron de chic, en garde un souvenir ému. Jean-Marc est ouvert. Il offre la scène de la rue Croix de Bois aussi bien aux sales mêmes punk qui sautent sur les banquettes rouges et renversent les poubelles en sortant, qu'aux jazzes cool et autres gratteurs de trottoir. C'est assez rare pour être souligné. Peut-être y verra-t-on bientôt d'autres gangs orléanais qui, dans l'ombre, préparent un nouvel assaut avec des plans de bataille encore flous.

Ainsi, Bloody Dusk peaufine un pop-rock très américain, les Pharaons (ex-John Chap Band) lorgnent sur le funk, Mister Délire assied son hard-boogie et Michel Noir déroule interminablement le blues dans lequel il est tombé étant petit. C'est une de ces « personnalités » locales que je n'ai malheureusement pu rencontrer. Par contre, Michel Rose est rentré quelques heures avant que je ne quitte la ville. Michel Rose... un cas clinique de la vinylmania. Trop excité par la venue des Flesh-tones en Europe, il n'avait pu attendre leur concert parisien et s'était précipité à Londres pour les ovationner. Les plombs ont réellement fondu quelque part ! Mais ces maniaques que l'on trouve régulièrement perdus en province (ravitaillés en rondelles par New Rose ou les fans clubs les plus obscurs des States) sont l'indispensable caution rock que les groupes viennent consulter pour faire le point.

\*\*\*

Voilà, c'était un nouveau petit tour dans une de ces villes qui soulèvent tout doucement une chappe de plomb séculaire et s'ouvrent peu à peu sur les vibrations de 82. Est-ce un signe si le « Rock In Orléans » de l'an dernier a eu lieu le 10 Mai ? Peut-être. Car de ce jour date la vocation de nombreux groupes qui cherchent encore. Mais la famille d'Orléans ne désespère pas de remonter un jour sur le trône...

Michel EMBARECK

**Contacts :**

- TIERS ETAT, LES SOVIETS, MUSIC PLEASE, CARRIE :** (38) 54.12.18
- REICH ORGASM :** Hervé, (38) 63.53.42
- PHARAONS :** (38) 63.26.71
- KOMINTERN SECT :** Carl, (38) 53.91.71
- LES IDOLES :** Jean-Louis, (38) 75.23.74
- 555.9 :** Pierrick, (38) 61.77.17
- EUTHANASIE :** Patrick, (38) 61.82.74
- D.STOP :** Pascal, (38) 62.20.29
- UN DEPARTEMENT :** Michel, (38) 54.34.72
- HELL STRESS :** Serge, (38) 61.82.74
- BLOODY DUSK :** Christophe, (38) 53.78.65
- LES CIVILS RADIO :** Camille, (38) 66.18.20
- LE PETIT BALLON :** (38) 53.10.03
- ORLEANS F.M. :** 103 Mghz
- ZIG-ZAG :** (38) 56.90.94